

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS ICE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 1 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vendredi, 3 avril 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time intervals (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Très Ingénieux, le Coup du Bottin

C'est simple, inédit, et aussi joyeux que lucratif. De nombreux commerçants londoniens en gardent un souvenir amer, mais ils pourront se consoler en pensant que beaucoup d'autres à leur place auraient été victimes de ce truc ingénieux et vicieux.

En moins de trois jours, un habile filou a d'ailleurs fait avec lui des douzaines de dupes et il en fera peut-être encore.

Très correctement vêtu, le geste arrondi et le verbe suave, un monsieur se présenta, les premiers jours de janvier, dans le bureau qu'occupe dans Victoria street un très gros négociant en cafés, M. Finch.

M. Finch, je suis venu vous demander si vous aviez acheté votre Bottin pour l'année en Angleterre d'ailleurs le Bottin s'appelle "Post office Directory". Si vous ne l'aviez pas acheté...

Ici, M. Finch, d'un geste de la main et d'un froncement de sourcils, indiqua clairement qu'il n'avait cure d'acheter un nouveau Bottin.

— Voyons, monsieur Finch, repartit l'élegant inconnu, dont la voix se fit infiniment séduisante, accordez-moi simplement une petite minute d'attention; j'ai acheté un lot important de ces ouvrages, au dernier moment, la commande sur laquelle je comptais n'est pas venue et je me débarrasse au mieux. Voulez-vous pour 15 schillings au lieu de 25 un Bottin de 1914? J'ai les ouvrages en bas dans ma voiture.

M. Finch réfléchit une minute, puis, conquis par cette occasion unique, il acquiesça enfin.

Le voyageur aimable sort pour aller chercher l'ouvrage, mais à peine dans l'escalier, transformation à vue: il se pose sur la rampe son pardessus et son chapeau, campe un porte-plume sur son oreille droite et entre résolument dans les bureaux de la maison qui occupe l'étage inférieur.

C'est une société pour la vente de moteurs et machines à vapeur.

— Bonjour, monsieur, je viens

de la part de M. Finch, qui vous serait très obligé de vouloir bien lui prêter pour quelques minutes le Bottin de 1914.

Les confrères de M. Finch trouvent la chose toute naturelle, acceptent et confient le livre à l'inconnu, qui, en passant, remet son chapeau et son pardessus, monte chez M. Finch et reçoit avec les 15 schillings promis, les remerciements du commerçant pour une aussi profitable transaction.

Mais où l'affaire atteint des proportions épiques, c'est quand, quelques minutes plus tard, un complice déguisé lui aussi en employé de bureau, se présente chez M. Finch et de la part de son collègue d'en dessous, de vouloir bien lui prêter son Bottin de 1914.

Le brave négociant, sans penser à mal, confie le volume qu'il vient d'acheter auparavant à si bon compte et le complice part, joyeux, retrouver le vendeur de tout à l'heure qui l'attend en bas dans la rue.

Il y a ainsi dans Victoria street plusieurs maisons qui furent visitées par ce marchand le Bottin nouveau genre et les locataires faillirent se prendre aux cheveux en se traitant réciproquement de filous et de voleurs, tant ils étaient persuadés que chacun d'eux avait gardé le Bottin obligamment prêt.

Interview Express

Au sujet des "Mirages d'Exil". — Ce que nous dit M. Jean Renaud, auteur des "Mirages d'Exil".

Correspondance Spéciale de L'Abéille.

La grande presse littéraire signale la publication en librairie de "Mirages d'Exil", le nouveau roman signé par Jean Renaud. Etant donné l'intérêt d'actualité qu'il s'attache à ce livre d'Extrême-Orient qui classe Jean Renaud parmi les meilleurs écrivains coloniaux, nous avons voulu voir le jeune officier qui nous a fait les très intéressantes déclarations suivantes:

— Le but que je poursuis du moins que j'ai tenté de poursuivre en écrivant "Mirages d'Exil"? Le même toujours que celui envisagé lorsque, l'an dernier je donnai le roman "Les Errants": dire la vérité, la vérité brutale sur les pays, sur la vie exotique dont trop de légendes et trop de parti pris déforment la physiologie. J'ai d'ailleurs été critiqué, parfois vivement car ces "Errants" parurent au moment de la campagne du Maroc et des randonnées des missions de combat. Il n'y avait dans l'air que de l'enthousiasme, des coups de clairons; on ne voyait et on ne voulait voir de la vie coloniale que la mission, l'assaut, la bataille, et mon livre parlait des gneux de brousse; de ceux qui s'exilent avec, aussi, comme les heureux de la lutte et du corps et à corps, un rêve glorieux dans le corps, et qui se trouvent en face de la dysenterie qui vide, de la fièvre qui érève, du climat qui abat. J'ai dit cela et on m'accusa de décourager.

— Décourager qui? — Je n'en sais rien car nous n'avons pas besoin aux colonies de gens qui se découragent, il faut seulement des gens qui savent regarder la vérité en face et qui acceptent de l'exil la tâche obscure dans la brousse au même titre que le combat glorieux au clair soleil.

— Et votre but est-il atteint dans les "Mirages d'Exil" qui

Evitez les Contrefaçons. Le vrai Baker's Cocoa et Chocolate. Portent cette marque de fabrique sur chaque paquet. WALTER BAKER CO. Ltd. ETABLIS EN 1780 DORCHESTER, MASS.

La Décoration

Des Tombes des Soldats Confédérés.

Le programme officiel ordonné par le major-général Shafter et l'adjudant-général Santana de l'Association des Vétérans Confédérés à l'occasion de la décoration des monuments et des tombes des soldats Confédérés, le lundi, 6 avril, jour anniversaire de la bataille de Shiloh (1862), a été arrêté. Une procession de vétérans, de fils de vétérans, de dames appartenant aux sociétés auxiliaires Confédérées, partira de "Memorial Hall" à 3 heures de l'après-midi, et se rendra à la rue du Canal et de là en tramways, au cimetière de la Métairie, où les cérémonies officielles auront lieu, au pied du monument Confédéré. Le général A. B. Booth sera l'orateur du jour.

Ce cinquante-deuxième anniversaire de la bataille de Shiloh, dans laquelle beaucoup de soldats Louisianais ont été tués, sera particulièrement observé par les "United Daughters of the Confederacy", dont les membres, appartenant aux familles de vétérans, vont déposer des fleurs et des palmes sur le monument au cimetière de la Métairie, où reposent les restes du général Louisianais Gustave Pierre Toutant Beauregard, et sur la tombe du Révérend Père Turgis, aumônier de l'armée du Tennessee, au cimetière St-Louis, avenue de l'Esplanade.

Mme Charles Granger, présidente de la Société "United Daughters of the Confederacy", 3907 rue du Canal, prie les personnes qui disposeraient de fleurs et de palmes, de bien vouloir en faire l'envoi à sa demeure, ou de déposer leurs offrandes, personnellement, sur les tombes des Confédérés qui ont sacrifié leurs vies à l'appel de la patrie.

— Pour le "sentir" surtout en étant le compagnon de l'homme qui est un des plus habiles évaluateurs et un des plus délicats artistes que je connaisse. C'est près de lui que j'ai définitivement aimé ce pays.

— Ou bien des mélancolies ont passé d'après votre livre? — Oui, bien des Mirages: ceux de la Patrie dont on se rappelle tant pour être ému au souvenir de ceux que l'on y a laissés et pour être fier de celui de ceux qui sont tombés pour la faire plus grande, là-bas, en exil...

— Et vous avez été particulièrement favorisé pour visiter ces merveilles en étant l'officier d'ordonnance du gouverneur-général Sarraut? — Oui, bien des Mirages: ceux de la Patrie dont on se rappelle tant pour être ému au souvenir de ceux que l'on y a laissés et pour être fier de celui de ceux qui sont tombés pour la faire plus grande, là-bas, en exil...

— Pour le "sentir" surtout en étant le compagnon de l'homme qui est un des plus habiles évaluateurs et un des plus délicats artistes que je connaisse. C'est près de lui que j'ai définitivement aimé ce pays.

— Ou bien des mélancolies ont passé d'après votre livre? — Oui, bien des Mirages: ceux de la Patrie dont on se rappelle tant pour être ému au souvenir de ceux que l'on y a laissés et pour être fier de celui de ceux qui sont tombés pour la faire plus grande, là-bas, en exil...

— Et votre but est-il atteint dans les "Mirages d'Exil" qui

LA SITUATION EN EPIRE.

Correspondance Spéciale de L'Abéille.

Corfou, 3 avril. — Le colonel Thomson vient de quitter Corfou, au cours des entretiens qu'il a eues avec le préfet de Corfou et l'ancien gouverneur-général de l'Epire, on a envisagé les garanties et les privilèges qui pourraient être accordés aux provinces méridionales.

Les suggestions résultant de ces débats ont été soumises au prince de Wied.

MORT DE MADAME HENRY A. RATHBONE

Nous apprenons avec les plus vifs regrets la mort de Mme Henry A. Rathbone, qui s'est éteinte hier soir, à sa résidence, 1227 avenue de l'Esplanade. Mme Rathbone avait dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans et ce ne fut que récemment que le poids des ans avait déterminé chez elle un état de faiblesse physique, sans avoir atteint son esprit toujours vif et remarquablement brillant. Elle aimait à raconter à son entourage le brillant passé de la Louisiane, et tout en rendant justice à l'énergie de la génération actuelle, Mme Rathbone regrettait de voir disparaître petit à petit, les exquises manières, apavage des vieilles familles Louisianaises. Elle était une demoiselle Marie Célestine Forstall, fille de Placide Forstall et de Célestine de la Villebeuvre. Son grand-père paternel se nommait Edouard Forstall, qui avait épousé Delphine de Lopez, fille de don Ramon de Lopez et de Marie Delphine Macarty. Mme Rathbone appartenait aux plus anciennes et distinguées familles Louisianaises. Un de ses ancêtres était le chevalier Charles Frédéric d'Arensbourg, qui fut membre de l'état-major du roi Charles XII de Suède, et dont la famille fut parmi les premiers colons de la Louisiane. Mme Rathbone était aussi apparentée à Jacques de Choisy, qui fut commissaire du roi de France en Louisiane en 1722.

La date des funérailles de Mme Rathbone sera fixée ultérieurement.

La Banque des Citoyens

Quatre-vingts ans de prospérité, de stabilité et de loyauté.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la "Citizens' Bank and Trust Company" qui paraît aujourd'hui dans nos colonnes. Successeur de la Banque des Citoyens, cette institution est une des plus stables et des plus dignes de confiance parmi celles de la Nouvelle-Orléans. Les noms des officiers, MM. Charles J. Théard, président; George W. Nott, président du comité de direction; H. C. Grenier, caissier; A. A. Lelong, Simon Pfeifer, A. J. Stallings, D. W. Pipes, directeurs, et Gus Pitot, directeur du département des épargnes, sont un sur garant de la parfaite gestion des affaires de la banque. Ces messieurs sont en relations avec les intérêts les plus considérables du commerce, de la finance et de l'industrie de la Nouvelle-Orléans. La banque a un département d'épargne, qui reçoit des versements d'un dollar et au-dessus, et qui alloue un taux d'intérêt de trois et demi pour cent. Dans la clientèle de la Banque des Citoyens, se trouvent nombre de dames.

Une affaire de rapt

Deux personnes accusées savoir enlevé le petit George Wagner.

Charles A. Wagner et sa sœur, Mlle Annie Wagner, demeurant 613 Sud Remparts, ont été conduits en prison hier soir. Ils sont accusés du rapt de George Wagner, âgé de huit ans, fils de la femme divorcée de Charles Wagner. Cette dernière, qui réside 2034 Avenue Tulane, a informé la police que le petit George, en sortant de l'école Howard, vendredi après-midi, avait été enlevé par Charles Wagner et Mlle Annie Wagner, dans une auto appartenant à Mme Wagner. Le surintendant de la police après avoir entendu les parties intéressées a remis les deux accusés en liberté sous un faible cautionnement, en déclarant que c'était une querelle de famille dans laquelle les tribunaux criminels auraient très peu à démêler. La divorcée Wagner a dit que la séparation légale d'avec son mari avait été prononcée par la Cour Civile en 1909 et que l'enfant lui avait été confié. George a été retrouvé par les détectives aux logis d'un frère de Charles Wagner, 1818 rue Thalie, et il fut rendu à sa mère. L'affaire paraîtra devant la Première Cour Criminelle de la ville aujourd'hui.

— C'est le frotteur, me dites-vous, qui désire me parler, mais nous n'en avons pas? — C'est le monsieur que Madame m'a dit qu'il fait la Chambre et le Salon dans le journal de Monsieur.

— C'est le frotteur, me dites-vous, qui désire me parler, mais nous n'en avons pas? — C'est le monsieur que Madame m'a dit qu'il fait la Chambre et le Salon dans le journal de Monsieur.

— C'est le frotteur, me dites-vous, qui désire me parler, mais nous n'en avons pas? — C'est le monsieur que Madame m'a dit qu'il fait la Chambre et le Salon dans le journal de Monsieur.

— C'est le frotteur, me dites-vous, qui désire me parler, mais nous n'en avons pas? — C'est le monsieur que Madame m'a dit qu'il fait la Chambre et le Salon dans le journal de Monsieur.

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY DE LA LOUISIANE. Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833. No. 620 RUE GRAVIER. Toujours prudente et conservatrice dans toutes les affaires de banque.

LE CRESCENT.

Le comédie-drame romanesque "Captain Alvarez" de H. S. Sheldon présente des scènes analogues à celles qui en ce moment bouleversent le Mexique. Paul Gilmore et sa troupe d'excellents acteurs offrent une splendide distribution des rôles dans cette pièce d'un intérêt saisissant. L'un voit un tyranique dictateur pressurant le pauvre peuple, d'une part, et de

l'autre l'on est en présence du héros de la pièce, un jeune Américain qui accomplit des prodiges de valeur. La scène se passe pendant l'administration du président Rosas de la République Argentine il y a un demi-siècle. Le rôle principal est tenu par M. Gilmore, qui a eu un si grand succès dans des drames sous la direction de Charles Frohmann. La semaine prochaine, commençant dimanche, 5 avril, le Crescent offrira un film très sensationnel, "Smashing the Vies Trust", qui sera projeté deux fois par jour. Ces vues cinématographiques ont en ce moment une vogue extraordinaire à New-York au Théâtre Weber.

L'ORPHEUM.

Andrew Mack, célèbre ténor Irlandais, qui a récemment adopté la carrière d'artiste d'opéra est un des principaux sujets au programme de l'Orpheum. Au lieu d'être entouré, comme par le passé par un essaim de jolies artistes Irlandaises, M. Mack paraîtra dans des monologues chantés. Une autre attraction est un scénario, "Your Flag and Mine", fort de patriotisme et d'harmonie, par Austin Webb et sa troupe d'opéra. Le "Rex Comedy Circus" obtient un succès fou, avec ses animaux savants dirigés par des entraîneurs habiles. Mlle Josephine Dunfee, qui était l'une des excellentes prima-donnas de la troupe d'opéra de Gilbert et Sullivan, paraît dans un répertoire choisi. Bellow, l'artiste mentaphone, ajoute à l'intérêt du programme de la semaine. Encore, au programme, l'on voit Ben Mayer et sa troupe de bicyclistés intrépides, et les trois Collégiens, dans des chansons et des danses. Le cinéma exclusif de l'Orpheum et l'orchestre sous la direction du Professeur Emile E. Tosso complètent le cadre des attractions de l'Orpheum.

THEATRES AMERICAINS

LE TULANE

"Within the Law," un drame de la vie réelle, sera présenté au Théâtre Tulane toute la semaine. C'est l'œuvre de Bayard Veiller, auteur dramatique bien connu. La pièce a eu un énorme succès à New-York pendant plus d'un an lorsqu'elle fut donnée sur le théâtre Eltinge.

La raison du succès de ce drame est que son thème touche de très près les questions sociales de notre époque. C'est le roman d'une jeune fille employée dans un grand magasin, insuffisamment retribué, et pouvant à peine suffire à ses besoins matériels qui est injustement accusée de vol. Après avoir passé trois ans en prison, "Mary Turner" a soif de vengeance. Elle se lie avec une bande de malfaiteurs dont le but est de vivre aux dépens des gens de la haute société. Sa vengeance si longtemps attendue, est couronnée de succès quand elle devient l'épouse du fils de celui qui avait été la cause de sa condamnation. Elle cria alors à son ancien patron, "Vous m'aviez enlevé mon nom et doté d'un numéro; maintenant, je n'ai plus de numéro, mais je porte votre nom."

Le grand acteur Otis Skinner, paraîtra au Tulane pendant la semaine commençant le 6 avril, dans le beau drame "Kismet."



WEAR THE ROBERT. Ses mouchoirs sont sans égales. H. J. ROBERT. 205-207 rue Carondelet. Phone Main 4570. 74cc-1an

Feuilleton de l'Abéille de la Nlle-Orléans

No. 4 Commencé le 1er avril 1914

UN ROMAN

— DE —

FEMME

PREMIÈRE PARTIE

III

(Suite)

Elle était superbe, la fière cavalière. La température, quoique très radoucie, n'en gardait pas moins la fraîcheur piquante du matin, et des tons roses s'épandaient sur la chaude pâleur du visage de Pauline. Elle maintenait la jument à une allure relativement modérée, la sentant toute prête à se donner du champ.

Dans sa course, elle croisa quelques groupes avec lesquels elle échangea de brefs saluts. Plusieurs parmi les cavaliers se retournèrent sur leurs selles pour la mieux voir, et peut-être l'échoué fuyant porta-t-il aux oreilles de Pauline cette exclamation échappée aux lèvres d'un éphèbe à peine émancipé de la tutelle des écoles: — Qu'elle est belle!

Mais Pauline n'avait cure des éloges ni des dénigrements.

Depuis le jour où elle avait rencontré Henry Sermain, l'image de celui-ci n'avait quitté ni son esprit ni ses regards. Elle l'avait toujours présente devant elle, et c'était avec l'espoir irraisonné de le retrouver sur sa route qu'elle se montrait si assidue à toutes les sorties, à tous les exercices permis dans lesquels l'occasion pouvait s'offrir.

C'est une affirmation des occultistes et autres pratiquants des sciences illusionnistes qu'une volonté tenace finit par modifier les milieux et les adapter à son action, qu'un sentiment persévérant réagit, à la longue, sur les résistances les plus obstinées. — Si Pauline avait partagé ces croyances, peut-être en eût-elle été réjouie. Elles lui auraient donné l'espoir de voir prochainement se réaliser ses desirs.

Maintenant, elle avait franchi la grille de la porte Dauphine. Elle courait au petit galop de chasse dans la direction des lacs, s'abandonnant à cette volupté toute spéciale que goûtent seuls les écuycers à la faveur d'une allure rapide. Le vent fouettait ses joues, les faisant aussi roses que celles d'une blonde, et, sous ce fard naturel, la radieuse beauté de la jeune fille acquiescail un charme irrésistible. Elle était toute à l'ardeur du mouvement, à la joie de vivre.

Brusquement, elle tressaillit. Sa main nerveuse donna un coup sec qui faillit arrêter court l'élan de la jument. Surprise, Fanny se cabra presque à pic, si bien que Bernard, pris de peur, se lança à corps perdu pour rejoindre sa jeune maîtresse. Mais, si prompt que fut sa course, il ne serait point arrivé à temps si Mlle Dérilly n'eût arrêté elle-même le caprice de sa bête et rétabli son aplomb. — Ce qui avait provoqué cet écart soudain, cel-

l'oublie momentané de l'écuycère, c'était un fait en lui-même sans importance. A cinquante pas en avant, dans l'étroite allée, deux cavaliers s'approchaient.

Pauline les avait reconnus tous les deux. L'un ne lui était que trop connu. Avec son indéfinissable monocle, son sourire stéréotypé, l'effronterie de son oeil, le nommé Gaston Devairnes gardait son caractère d'obsession, un grand jour aussi bien que sous le feu des lueurs. Et il venait au-devant de sa victime avec le plus faux et le plus impertinent de ses sourires.

Pourtant, ce n'était point la vue de Gaston Devairnes qui avait troublé Mlle Dérilly au point de lui faire perdre son sang-froid et son équilibre de cavalière accomplie.

Côté à côté, monté sur un magnifique cheval noir, Henry Sermain devisait paisiblement avec Devairnes.

Ces deux hommes ensemble! Voilà ce que Pauline n'avait jamais imaginé, n'aurait pu même concevoir.

Ils présentaient, en effet, le contraste le plus saisissant. Il y avait autant de virile franchise sur les traits de l'un que de félonie et de duplicité sur le masque de l'autre. Et, à les voir réunis, on éprouvait cette espèce d'étonnement pénible que suscitent les disparates trop criardes.

Aux yeux de Pauline surtout, ce rapprochement devait paraître plus odieux. De ces deux hommes, l'un était précisément celui qu'elle aimait; l'autre, celui pour lequel elle éprouvait une invincible répulsion. Et voilà qu'elle les voyait unis, s'entretenant avec bienveillance, presque amicalement. Cela bouleversait ses idées, cela mettait sa logique en défaut. Il lui semblait impossible que deux êtres aussi parfaitement dissemblables pussent avoir entre eux un seul point de con-

tact. Elle s'en indignait comme d'une chose antinaturelle.

Mais elle n'eut pas le loisir de faire de bien longues réflexions.

Déjà les deux hommes l'abordaient, le chapeau à la main; Gaston, de l'espèce de familiarité dont il s'était fait un genre, Henry avec la réserve dont il avait déjà fait preuve dans le salon de Mme du Chaisne.

Et, même, voyant son compagnon arrêté sur le chemin, il fit avancer de quelques pas son cheval.

Gaston Devairnes le rappela avec une certaine fatuité.

— Mon cher Sermain, venez donc, que je vous présente à Mlle Dérilly!

Déjà Pauline avait pivoté Fanny sur l'allée, et saluant gracieusement l'interpellé: — J'ai eu le plaisir de rencontrer M. Sermain chez Mme du Chaisne, dit-elle simplement.

— En ce cas, chère amie, reprit Devairnes sans se départir de son insupportable sans-gêne, vous nous permettrez bien de revenir sur nos pas en votre compagnie? Elle eût volontiers congédié l'importun, mais l'occasion était unique. Elle avait tant souhaité revoir "l'autre", et elle l'avait là, tout près d'elle. Elle ne voulait pas le laisser partir sans apprendre de lui quelque chose de plus.

— Ce sera comme il vous plaira, messieurs, répondit-elle gracieusement. Les deux cavaliers se placèrent à ces côtés. Devairnes à sa droite, Sermain à sa gauche, et l'on alla au pas quelque temps.

— Eh bien! monsieur Sermain, demanda la jeune fille, êtes-vous à Paris pour longtemps et comptez-vous reprendre la série de vos voyages? Car c'est par séries que vous procédez, n'est-ce pas? — S'il inclinait galamment devant la question.

— En vérité, mademoiselle, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites de vous intéresser à mes fugues hors de Paris. Je vous répondrai donc que je me sens un peu fatigué par tous mes déplacements et que je deviendrai volontiers sédentaire.

— En ce cas, vous restez à Paris? s'écria-t-elle.

Elle ne put empêcher sa voix de se faire joyeuse et d'exprimer une très vive satisfaction.

Cette naissance du ton s'échappa point à Gaston Devairnes. Un rapide plissement de sa face témoignait de son mécontentement qui, d'ailleurs, passa inaperçu. En ce moment même, Henry répondait à son interlocutrice: — Non, mademoiselle, pas à Paris. Paris me fatigue presque autant que l'étranger.

— Vraiment? se récria la jeune fille avec un peu d'incrédulité dans la voix. Un Parisien que vous pourriez le croire, mademoiselle, et ne me pique point de le paraitre. J'ai gardé mes goûts de provincial et mon attachement à la terre natale. Un Breton ne se réforme pas.

Cela fut dit sans forfanterie, sans emphase, sur le ton le plus naturel du monde, et Pauline sut gré à son compagnon d'avoir parlé avec une sincérité visible. Le Sermain qu'elle avait près d'elle en ce moment ne ressemblait guère à l'homme ironique et hautain qu'elle avait vu chez la baronne du Chaisne.

Il se mirent à converser amicalement, parlant des voyages du jeune homme. Elle aussi les aimait, les voyages; elle aurait voulu s'offrir cette distraction, la plus intellectuelle de toutes les distractions. Et, ingénument, elle regrettait de n'être qu'une femme et, qui pis est, une jeune fille très empêchée de s'accorder ce plaisir.

Il l'écoutait en souriant, lui donnait la réplique avec esprit, lui ouvrait une entrée en son estime, peut-être en son affection, sans s'a-